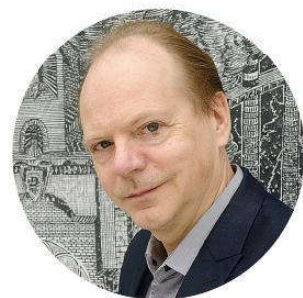


Crise sanitaire

«Que deviendront nos peurs?»

L'historien Patrick Boucheron décrypte l'expérience inédite du temps que nous vivons avec la crise sanitaire. Il souligne l'attention à porter à ce qui se produit à bas bruit et aux résurgences de nos émotions.



Patrick Boucheron

Professeur au Collège de France (1)

Photo : Ulf Andersen/Aurimages via AFP

Un an après le début de cette crise, comment regardez-vous cet événement dont la «fin» semble se dérober sans cesse?

Patrick Boucheron : C'est un étirement du temps qui rend très incertaine la question de l'après. Nous aimons regarder le temps, et l'histoire avec lui, comme une frise chronologique. Mais le temps ne s'écoule pas, il s'accumule, se densifie, s'épaissit. C'est une autre image qui permet de le comprendre, celle des échelles de crues sous les ponts, où les dates ne s'alignent pas comme les marques de croissance des enfants sur les chambranles de portes.

«Depuis le premier confinement, nos repères temporels sont brouillés, du fait même du virus.»

Nous avons une échelle de crue en nous et, parfois, des catastrophes lointaines viennent affleurer à la surface de notre conscience, parfois nous débordent. L'écrivain Mathieu Ricœur avait cette belle phrase : «Car ça commence toujours avant et il finit toujours par manquer quelque chose.» Elle donne le la d'une expérience du temps qui ne se laisse pas ranger sagement sur une frise, et dont nous faisons l'expérience.

Depuis le premier confinement, nos repères temporels sont brouillés, du fait même du

virus. Le Covid, on peut l'avoir à nouveau, on peut aussi développer un Covid long. Ce n'est pas un événement clos mais quelque chose qui nous traverse et nous transforme. Quelque chose d'archaïque, qui nous rend soudain contemporains de Boccace décrivant la peste noire à Florence en 1348, comme avant lui Thucydide, la peste des Athéniens au V^e siècle, et avant lui encore, Homère. C'est le roman de fondation de l'Occident, cette entrée en peste comme une entrée en guerre.

Quels sont les effets de cette expérience sur notre vie intime et sociale?

P. B. : Saint Augustin l'a écrit, le temps, je ne sais pas le définir, je peux simplement en faire des expériences, et celles-ci ne sont pas les mêmes pour tout le monde. Je sais aujourd'hui ce qui me manque : les rencontres, les voyages, l'imprévu... Je sais que seul, je m'appauvris. Cette expérience intime a des coordonnées personnelles, mais aussi sociales et historiques. En tant qu'intellectuel dans une société post-industrielle, je suis par exemple «celui qui manque de temps» et consomme celui des autres.

Comment ne pas le voir à présent que nos villes sont sillonnées de livreurs? Les inégalités sont de race, de classe et aussi de temps. Je m'indigne de ne plus être maître de mon temps. Mais n'est-ce pas le lot commun de la plupart de l'humanité? Cette crise qui aiguise les inégalités rend visible la question du partage, accroît la soif de justice. Et là il y a des motifs de

réconfort. Regardez la lutte des femmes, l'indignation de la jeunesse, et toute cette énergie, partout. Cette collecte de récits par exemple auprès des résidents d'un Ehpad de Chambéry menée par le metteur en scène Mohamed El Khatib.

Quel est le rôle de l'historien dans ce contexte?

P. B. : Au début de la crise, on attendait des historiens qu'ils rassurent, qu'ils consolent presque, avec des comparaisons obligées comme la grippe espagnole. Mais c'est très périlleux de croire aux leçons de l'histoire. Comme Marc Bloch l'a montré dans *L'Étrange Défaite*, cela a conduit les élites politiques de 1940 à penser en retard, et à croire qu'elles faisaient la guerre d'avant.

«Aujourd'hui, il faut nous inquiéter des non-dits, des haines recuites, se demander où celles-ci vont se déplacer, et qui en seront les victimes.»

Ce que peut l'historien, c'est plutôt : s'efforcer d'être attentif à ce qui se produit à bas bruit. Non pas faire un diagnostic du présent, au risque d'ajouter au commentaire permanent. Se garder de «ventriloquer» l'histoire, et de faire parler le passé à partir du présent. Mais regarder son objet avec la bonne distance et depuis son expérience. C'est ce que j'ai tenté cette année dans mon cours sur la peste noire.

Qu'apprend-on au-delà des échos hâtifs? Que les conséquences d'un événement monstre sont en fait variables – après la peste noire, le monde reprend, apparemment, sur les mêmes bases – et que d'autres

changements cheminent de manière souterraine. Sur le moment, il n'y a pas eu de représentations de la peste noire. L'image de la faucheuse est antérieure, les danses macabres postérieures. Pourtant, elle met en crise la ressemblance et bouleverse toute la peinture, comme on s'en rend compte plus tard.

Les émotions qui se succèdent en nous depuis un an prendront-elles aussi un chemin souterrain?

P. B. : Que deviennent nos peurs, quand elles ont été fortement ressenties et tuées? Nos hontes, nos colères? Nos émotions passées? Ce que la psychanalyse a à offrir à l'histoire, c'est cette conception du temps : les émotions contenues finiront par s'exprimer ailleurs. Ce qui est enfoui profondément finit toujours par trouver son point de résurgence, de manière déplacée, imprévue, voire déplaisante. Mais l'histoire n'est pas là pour se prémunir des assauts de la mémoire, y compris des déboulinages qu'ils provoquent. Elle doit accueillir ce qui advient.

Aujourd'hui, il faut nous inquiéter des non-dits, des haines recuites, se demander où celles-ci vont se déplacer, et qui en seront les victimes. Il serait désastreux de considérer l'épidémie comme un temps sorti de ses gonds en quelque sorte, auquel succéderait un autre, celui des échéances électorales par exemple. Tout reviendra, mais dans un ordre qui nous surprendra. Saurons-nous rester vigilants, ne pas céder à cette fatigue parfois si écrasante? Et conjurer cette «catastrophe lente à venir», que décrivait Walter Benjamin en son temps?

Recueilli par Béatrice Bouniol

(1) Il est à l'origine de l'émission hebdomadaire «Faire l'histoire», à voir sur Arte à partir du 10 avril, dans laquelle un historien présente un objet en 17 minutes, du suaire de Turin à la redingote de Napoléon, des lunettes au passeport.